

Or, ce soir-là, comme le jeune homme espérait sortir un peu avec la Madeline, se faire faire par elle un bout de conduite, Jean Féru lui prit le bras et lui dit :

— J'ai un mot à te dire, mon garçon.

Martinet tressaillit, mais il suivit le fermier.

Celui-ci l'entraîna dans un sentier qui conduisait de la ferme à la forêt, et qui était du reste le chemin ordinaire que Martinet prenait pour s'en retourner chez lui.

— Est-ce que vous auriez besoin d'un lièvre pour votre réveillon ? demanda le jeune homme avec embarras.

— Non, je veux te parler d'affaires, dit le fermier.

— Ah ! voyons !

— Tu fais la cour à ma fille, dit simplement le fermier.

— Je ne dis pas non, dit Martinet, et faut croire que ça ne lui déplaît pas.

— Oni, mais cela me déplaît à moi.

— Bon ! dit Martinet d'un ton insolent, si nous nous convenons pourtant...

— J'ai idée d'établir ma fille autrement, dit froidement le premier.

— Savoir si elle y consentira... ricana Martinet.

— J'ai l'habitude que mes enfants m'obéissent... Madeline comme les autres.

— Eh bien ! c'est à elle qu'il faut dire ça et non à moi...

— Tu te trompes, c'est à toi d'abord. Je te prierai de ne pas revenir à la ferme. On commence à jaser dans le pays, et comme je n'ai pas l'intention de te donner ma fille, quand même tu aurais des écus...

— Ah ! dit Martinet avec colère, c'est donc que je suis un voleur ?

— Non, je ne dis pas ça.

— Un mauvais sujet ?

— Je ne dis pas ça non plus ; seulement tu fais un métier qui ne me convient pas.

Et le fermier tourna le dos à Martinet et reprit le chemin de la ferme.

Martinet s'en alla ivre de rage, faisant le serment d'avoir Madeline ou de se venger cruellement.

Comme il quittait les terres de la ferme pour entrer sous bois, il entendit un coup de feu dans les profondeurs de la forêt.

— Hé ! hé ! se dit-il, je reconnais le brutal à papa.

Au bout de dix minutes, un second coup de fusil arriva à ses oreilles, et Martinet s'arrêta tout net.

Les braconniers ont coutume de charger plus fort le canon gauche que le canon droit. La seconde détonation était plus forte que la première.

— C'est le canon gauche de papa, se dit Martinet.

Or, comme il y avait eu un intervalle de dix minutes entre les deux détonations, Martinet se demanda pourquoi son père n'avait pas rechargé son canon droit. Et comme il cherchait la solution de ce problème, il vit une empreinte de pas sur la neige. Il se baissa pour l'examiner et ne s'y trompa point une seconde. C'était l'empreinte de la botte d'un gerdamo.

— Oh ! se dit le petit braconnier, est-ce que papa aurait fait un malheur ?

Et il rebroussa chemin.

En revenant sur ses pas, Martinet disait :

— On ne sait pas ce qui peut arriver. Si mon père s'est mis dans un mauvais cas, tant pis pour lui ! Mais moi je tiens à ce qu'il soit bien constaté que j'ai passé la veillée à la ferme de

Jean Féru, laquelle est tout contre les dernières maisons de Salbris, à deux pas de la gendarmerie. Et puis je vais peut être avoir moyen de revoir la Madeline. Ce vieux grigou de Féru est couché maintenant. Je m'en retourne rôder autour de la ferme.

Ce qui préoccupait le plus Martinet, dans les suppositions auxquelles il se livrait, depuis qu'il avait entendu le second coup de fusil, c'était la nécessité pour lui d'établir son alibi, de façon à n'être pas considéré comme le complice de son père. Il retourna donc vers la ferme, espérant que tout le monde y serait couché et que, par contre, la Madeline le guetterait et se douterait bien qu'il allait revenir.

Martinet jugeait la chose ainsi, parce qu'il pensait que Jean Féru se serait vanté à sa fille de l'avoir congédié.

Et Martinet pensait juste.

Comme il se glissait d'un arbre à l'autre, à travers le petit clos de poiriers et de cerisiers qui s'étendait derrière la ferme, il entendit un tout petit cri, assez semblable à celui d'un oiseau de nuit dans le lointain.

C'était un signal bien connu de Martinet.

Il répondit par le même cri.

Alors la porte de la ferme s'entr'ouvrit, et la Madeline se glissa dehors et vint à la rencontre de Martinet.

— Ah ! seigneur Jésus, quel malheur ! lui dit-elle en se laissant embrasser sans trop de façon ; sais-tu bien, mon gars, que le père ne veut pas entendre parler de notre mariage ?

— Il m'a dit qu'il me défendait de revenir, dit Martinet.

— Et à moi, continua la Madeline, il m'a parlé du mari qu'il me destine.

— Ah ! fit Martinet en serrant les poings, c'est donc qu'il compte t'établir ?

— Oui.

— Et avec qui ?

— Avec un de ses neveux qui est resté dans le Val. Il a un peu de bien, c'est un garçon travailleur.

— Vraiment ! ricana Martinet, et ça te plaît probablement, à toi, la Madeline ?

— Oh ! non, dit la Madeline, tu sais bien que nous nous étions promis.

— Alors, dit Martinet, quand on s'est promis, on ne se dédit pas.

— Je ne demande pas mieux, fit naïvement la jeune fille.

— Veux-tu t'en venir avec moi ?

— Où donc ça ? demanda-t-elle étonnée...

Mais Martinet n'eut pas le temps de répondre.

Un homme, caché jusque-là derrière un tronc d'arbre, se dressa devant lui et lui asséna un coup de fourche sur les épaules en lui disant :

— Ah ! misérable *enjôleur* de filles, voilà que tu veux enlever la Madeline.

Martinet poussa un cri de rage et la Madeline un cri d'épouvante ; car tous deux avaient reconnu Jean Féru.

Le fermier s'était douté que Martinet reviendrait et il avait fait bonne garde.

Au premier coup de fourche en succéda un second. Le fermier, malgré son âge, était vigoureux et plus fort que Martinet. Celui-ci voulu se défendre, mais le fermier, à bout de patience, tapait fort et dru, si bien que Martinet appela au secours.

Et Madeline jetait des cris.